

Institut de l'Éducation Chrétienne
Département de l'Éducation des Adventistes du Septième Jour

**L'ÉDUCATION ADVENTISTE :
FORMER DANS UNE ESPERANCE CRITIQUE**

**José-Álvaro Martin
Sagunto - España**

**657-08 Institute for Christian Teaching
12501 Old Columbia Pike
Silver Spring, MD 20904 USA**

Préparé pour le
36^{ème} Séminaire d'Intégration de la Foi et de l'Apprentissage
Campus Adventiste du Salève
Collonges sous Salève, France
Juillet 2007

L'éducation Adventiste: former dans une espérance critique

Il y a-t-il des valeurs spécifiques de l'adventisme qu'une éducation responsable ne peut pas ignorer? Sans doute. Mais ici on n'aspire pas à en faire le parcours. L'objectif est plutôt de relever seulement d'entre eux, ceux qui tombent fréquemment dans l'oubli, précisément parce qu'on suppose qu'ils ont été suffisamment soulignés.

Dans la vie de Jésus, crucifixion et résurrection déterminent décisivement l'essentiel de la bonne nouvelle. Mais peut-on déduire des valeurs à partir de ces expériences? Quels éléments fournissent-elles pour pratiquer une éducation réellement chrétienne? Voilà ce que nous nous proposons d'aborder ici.

1) Paul et le questionnement de valeurs qu'implique la croix.-

Au fil d'Ésaï 53:3 (*« Méprisé et abandonné des hommes...semblable à celui dont on détourne le visage, nous l'avons dédaigné, nous n'avons fait de lui aucun cas... »*) et surtout 1 Corinthiens 1:27 (*« Dieu a choisit les choses folles du monde pour confondre les sages; ce qu'on considère faible, pour confondre les forts. »*), l'apôtre Paul analyse comment la croix nous invite à questionner ce que nous trouvons d'important dans la vie: si nous voulons tout le savoir, elle est une espèce de folie; si nous voulons être tout-puissants, elle montre un Dieu faible, qui se laisse tuer; si nous voulons souligner notre supériorité, elle manifeste que Dieu choisit se révéler dans ce qu'on méprise. Sur la croix, Jésus veut nous libérer de toutes nos obsessions, de toutes ces fausses divinisations qui nous tyrannisent (Ésaï 44:10, 23,24; Jérémie 9:23,24).

2) Les précédents de l'Ancien Testament.-

L'expérience d'Israël avec son Dieu, montre l'effort de Yahvé pour changer les priorités acquises par son peuple, pour le libérer de cet esclavage qui consiste à diviniser des choses limitées et faillibles. Confondre le fini avec l'infini, considérer décisif ce qui ne l'est pas, c'est se soumettre à une espèce d'aliénation. Voilà pourquoi Dieu détruit l'arrogance juive, même quand il considère ses intégrants comme un peuple qui l'appartient: *« Si je vous est choisi, c'est parce que vous étiez la plus petite des nations »* [Deutéronome 7:7].

Pour le théologien allemand Victor Maag¹, la Bible décrit une religion de l'exode permanent, du pèlerinage continuels vers la liberté promise (elle est, par conséquent, une religion de promesse, qui invite à ne jamais s'accommoder, ni rien sacraliser). Par contre, les religions d'Épiphanie

¹ Jürgen Moltmann, *Théologie de l'espérance. Études sur les fondements et conséquences d'une eschatologie chrétienne*, Cerf, Paris, 1974.

ont des dieux qui s'attachent à un espace physique concret où ils s'installent parfaitement.

Selon le philosophe Franz Rosenzweig (1886-1929), l'hébreu n'a jamais eu un territoire à partir duquel construire son identité (Abraham devient et reste toujours nomade). De la même manière, sa langue est toujours celle du peuple qui l'accueille. Ainsi, Dieu veut le guérir de la tentation destructrice que la domination et l'affirmation de la propre identité supérieure, comportent.²

Dans un même sens, Abraham Joshua Heschel (1907-1972) souligne que le Dieu hébreu ne peut pas être représenté ou identifié avec les choses du monde, en refusant ainsi la possibilité d'être manipulé ou falsifié. Même le repos sabbatique implique *célébrer le temps* (ce qui échappe à toute volonté de contrôle recherchée par l'homme).³

3) *La croix dans le Nouveau Testament.-*

Le théologien allemand Jürgen Moltmann (1926)⁴ soutient que Jésus meurt comme un blasphémateur (pour les juifs); un séditeur (pour les romains) et l'abandonné de Dieu (pour le reste de croyants). De cette manière il met en crise tout ce que les hommes arrivent à considérer important : la possibilité de mériter l'amour de Dieu en accomplissant la loi (critique du légalisme religieux juif, de l'autojustification humaine) ; la possibilité de contrôler la population au moyen de la force (critique du pouvoir politique romain, d'une supériorité bâtie sur la violence) et la possibilité de concevoir Dieu selon nos désirs (critique de la manière selon laquelle on comprend la divinité : sur la croix Jésus incorpore le mal et, ainsi, Dieu n'est plus une puissance céleste froide, mais celui qui absorbe en lui tout les maux de l'histoire humaine).

Voilà l'influence qui s'en déduit :

4) *La croix chez Luther (1483-1546).-*

Dans *La controverse de Heidelberg* (1518), Luther fait la distinction entre les *théologiens de la gloire* (qui cherchent le savoir, le pouvoir, l'admiration du peuple) et les *théologiens de la croix* (qui sont libres de ces ambitions). Mais c'est surtout quand il découvre que diviniser les rites, les dogmes, les lieux, les objets ou les autorités considérées infaillibles, ne mène nulle part...à ce moment précis, c'est quand il applique les possibilités ouvertes par la croix. La phrase *Soli Deo gloria* (À Dieu seul la gloire) reflète la conviction de que rien n'est sacré, divin ou absolu, en dehors de Dieu lui-même. L'abandon de tout et de tous dans lequel Jésus meurt, nous invite à cette désacralisation. On récupère ainsi la nécessaire liberté critique pour concevoir la foi comme quelque chose qui doit se soumettre toujours à une révision

² Franz Rosenzweig, *L'étoile de la rédemption*, Seuil, Paris, 2003.

³ Abraham Joshua Heschel, *The Sabbath: its meaning for modern man*, Shambal Publications, 2003.

⁴ *Le Dieu crucifié, la croix du Christ, fondement et critique de la théologie chrétienne*, Édition du Cerf, 1974.

permanente : tout peut changer, tout peut être rendu meilleur...même et surtout dans l'Église.

5) La croix dans la théologie protestante du XXème siècle.-

Karl Barth étudie la théologie, quand on a réduit le religieux à un simple sentiment ou à des règles de comportement moral. C'est une époque où on pense que les affirmations bibliques n'ont pas de logique et, par conséquent, c'est impossible d'y croire.

Redécouvrir la croix permet à Barth de désacraliser cette raison omnisciente. Il considère que notre logique est très importante, mais qu'elle a des limites. Si nous l'utilisons pour savoir comment est Dieu, nous finiront par construire une fausse divinité d'accord avec nos désirs (religion). Voilà pourquoi le Dieu crucifié est différent à toutes ces inventions. Il les brise (susitant la foi : ce qu'on accueille) pour montrer qu'il n'est pas un produit de l'imagination, de la raison ou du désir, et que ces facultés peuvent uniquement créer de faux dieux.

Dans sa vie personnelle, Barth s'est opposé au nationalisme belliciste allemand de la 1^{ère} Guerre Mondiale et au Führer (pendant la seconde), parce que la croix lui a permis de questionner ce que la majorité considérait important.

Pour **Dietrich Bonhoeffer** (1906-1945), Jésus se laisse tuer (Dieu permet que l'humanité puisse le chasser du monde : des idées, des explications, de la vie), et là on peut découvrir son respect profond envers l'homme et envers ce qui existe (Matthieu 8 :17). C'est un amour qui ne considère pas les choses parfaites, mais qui lutte pour les améliorés en cherchant que la joie soit plus durable, la justice plus présente, la paix plus effective...Ainsi on ne fuit pas du monde, mais on le rend plus habitable.

L'engagement dans ce procès, finit de la pire façon. Mais, si c'est la volonté humaine, Jésus ne va pas la détourner. En se laissant tuer, il invite à vivre vers les autres, en acceptant toutes les différences (même si le prix à payer est aussi cher que la mort).

Paul Tillich (1886-1965) élève la croix à ce qu'il appelle *Principe Protestant*. Pour ce pasteur passionné du dialogue avec la culture de son temps, c'est un principe qui critique « *toute fausse déification, toute tentative d'élever le fini au niveau de l'infini : un régime politique, une philosophie, un système social, une classe...il s'oppose aussi à absolutiser une hiérarchie, une Église, une confession, un dogme ou même la Bible. Il s'en prend à toutes les autorités consacrées, à toutes les puissances, traditions, doctrines et institutions, pour les soumettre à critique...il lutte contre toute objectivation de Dieu. Jésus a été mis à mort par des hommes pieux, qui croyaient posséder une vérité absolue. La croix juge toute prétention humaine d'accéder à une vérité ou autorité inconditionnelles* ». ⁵

⁵ Heinz Zahrnt, *Aux prises avec Dieu. La théologie protestante au XXème siècle*, Cerf, Paris, 1969, p. 473.

6) *Un parcours philosophique.-*

Nous venons de voir comment la croix libère en théologie. Mais il se fait que la philosophie a toujours songé aussi d'être libre par rapport aux illusions ou aux idées trompeuses qui asservissent l'homme. N'oublions pas que son symbole est la Chouette de Minerve, puisqu'elle a la possibilité de voir, même dans les ténèbres.

C'est surtout à partir du XVIII^{ème} siècle, qu'on fait confiance à la raison humaine pour progresser vers un monde meilleur et ne plus se laisser diriger par la tradition, l'absolutisme politique ou le fanatisme religieux (allié du pouvoir). Avec les paroles de Kant : « *Les Lumières se définissent comme la sortie de l'homme hors de l'état de minorité dont il est lui-même responsable. La minorité est l'incapacité d'utiliser son entendement sans la conduite d'un autre...la cause réside non dans le manque d'entendement, sinon dans un manque de résolution et de courage pour s'en servir sans la conduite d'un autre...Aie le courage de te servir de ton propre entendement ! Voilà la devise des Lumières.* »⁶

Le texte manifeste une confiance sur l'utilisation libre et autonome de la raison, pour introduire le progrès dans tous les domaines. Mais ce projet échoue au XIX^{ème} siècle, chez les *maîtres du soupçon*. Ainsi Freud (1856-1939) souligne comment l'irrationnel (les désires irréalisés et oubliés inconsciemment) continuent à influencer l'activité rationnelle. Ce qui est illogique, se cache derrière de la logique.

Marx (1818-1883) affirme que les conditions économiques dans lesquelles nous vivons, déterminent ce que nous pensons sur les choses. Les idées reflètent la situation monétaire.

Finalement, *Nietzsche* (1844-1900) découvre que nos connaissances sont trompeuses, parce que nous cherchons un ordre de choses qui n'existe pas (ce n'est qu'une invention pour survivre). La réalité manifeste un chaos désordonné.

Les conséquences sont évidentes. Si, selon Freud, il y a des éléments qui échappent à notre conscience, alors nous ne pouvons plus nous saisir complètement à la manière de Descartes (*je suis une chose qui pense*). Le sujet cesse d'être tout puissant. L'inconscient caractérise l'homme, au même niveau que la conscience.⁷

Si, selon Nietzsche, on connaît les choses avec un intérêt qui les déforme, parce qu'on a besoin de survivre, alors nous fabriquons des régularités scientifiques qui n'existent pas dans la nature. Nos théories ne sont que des instruments pour interpréter la réalité. Notre savoir n'est plus sûr, ni neutre.

Le XX^{ème} siècle approfondi l'effondrement du projet. La raison scientifique expérimente une crise. En mathématiques, Kurt Gödel (1906-1978) montre comment dans tous les systèmes arithmétiques, il y a au moins un postulat dont on ne peut prouver s'il est vrai ou faux. On

⁶ Immanuel Kant, *Réponse à la question: Qu'est-ce que les Lumières ?*, 1784.

⁷ « *Le sujet est autre chose de ce qu'il saisit de lui...L'homme se trompe sur lui-même et les produits de la conscience claire ne sont que des illusions...L'homme n'est plus détenteur d'un empire sur lui-même.* » [Jacqueline Russ. *L'aventure de la pensée européenne. Une histoire des idées occidentales*, Armand Collin, Paris, 1995, p.233].

n'a plus la possibilité de le démontrer par la logique (il est indécidable). Les mathématiques perdent sa certitude.⁸

La physique descend au niveau du plus petit (l'atome) et découvre qu'elle ne peut pas prédire avec exactitude la position et la vitesse de l'électron. La science n'a plus le pouvoir de déterminer exactement l'évolution des phénomènes microphysiques.

En philosophie, c'est un siècle où le nazisme, la guerre et Auschwitz, découvrent aux yeux de certains penseurs juifs (membres de l'École de Francfort) le fait de que la raison des Lumières est malade : elle ne veut que tout le dominer. Cette volonté dominatrice finit par convertir la nature en un simple objet (qu'on peut utiliser sans aucun respect) et se tourne contre l'homme lui-même, auquel la culture de masse (TV, publicité, cinéma, musique, jeux, internet) contrôle avec intensité : les modèles de conduite, la pensée, les nécessités ou le langage, deviennent uniformes. Les personnes arrivent à être remplaçables, sans valeur.

Cette raison qui allait nous permettre de construire un monde meilleur, s'intéresse uniquement à choisir les moyens plus efficaces pour obtenir des objectifs productifs. Elle ne pense plus sur comment devraient vivre les êtres humains ou quels valeurs devraient orienter leur vie en commun. Ainsi elle ignore que ces moyens techniques s'utilisent pour exterminer industriellement des êtres humains avec une efficacité effrayante (Auschwitz ou Hiroshima).

Des auteurs comme G. Vattimo (1936) ou J. F. Lyotard (1924), certifient l'échec du projet moderne. La raison, à son avis, n'a plus la possibilité de conduire le monde vers un avenir meilleur, ni de fournir des critères partagés de vérité, justice ou bien. Il ne reste qu'une pluralité de perspectives pour un sujet qui a perdu son identité.

C'est la postmodernité. Elle détruit les illusions, abat les idoles, désacralise les fausses autorités modernes...Mais introduit, aussi, une absence de critères partagés en morale, en épistémologie (il n'y a plus de vérités vérifiées pour tous) ou en logique (on ne peut plus argumenter valablement de manière général).

Quand la philosophie se rend critique, elle bouscule vers l'autodestruction. C'est ce que profitent les grandes religions traditionnelles pour rejeter le procès de sécularisation et offrir un retour aux anciennes croyances (avec la prétention de que les États puissent légiférer en accord avec les valeurs qu'elles proposent).

Arrivés à ce point, on devrait se rappeler de comment la croix nous invite à désacraliser même ce *revival* religieux. L'apôtre Paul le prévient : « *que personne ne vous trompe...car il faut que premièrement se manifeste l'homme qui se proclame lui-même Dieu* » (2 Thessalonitiens 2:3,4). Si ce qui revient c'est cette religion, récupérer la croix et sa critique, semble être quelque chose d'inexcusable.

L'homme n'est pas Dieu. Être libre des fausses divinités, même et surtout en matière religieuse, redevient possible si on compte avec ce questionnement.

⁸ Jean- François Portier, *Philosophies de notre temps*, Éditions Sciences Humaines

7) *La croix et l'éducation.-*

¿Comment appliquer la croix en éducation? Les adolescents sacralisent leurs corps, les stars du sport, les vidéo-jeux, la musique, internet, le sexe, ou, les vedettes du cinéma....C'est important de les faire voir que ce sont des choses importantes, mais peut-être pas les uniques choses importantes. Paul le souligne : il y a un problème quand quelque chose nous fait perdre la liberté : « *Tout m'est permis, mais tout n'est pas utile ; tout m'est permis, mais je ne me laisserai asservir par quoi que ce soit.* » [1 Corinthiens 6 :12].

Les adultes sacralisent le travail, l'image personnelle, l'argent, les données scientifiques, l'identité culturelle, le confort, le savoir faire ou Bill Gates....À nouveau, la croix invite à être libres, sans aucun genre d'asservissement.

En éducation, Dieu se manifeste dans le mépris de la croix, pour nous inviter à comprendre nos limites et ceux de nos élèves comme des éléments qui peuvent être transformés par Celui qui montre son pouvoir dans la faiblesse [2 Corinthiens 12 :9]. Ainsi le souligne Ellen White : « *Le Seigneur...choisit les instruments les plus modestes pour réaliser une grande œuvre, car c'est dans la faiblesse humaine qu'il fait éclater sa puissance souveraine...Dieu juge autrement que nous. Ne pensons pas que ce qui est grand à nos yeux le soit également aux siens.* »⁹

Dans le même sens on peut utiliser en classe des milliers d'activités différentes. Pour suggérer simplement une, visant désacraliser l'argent ou le pouvoir, il s'agit de demander aux élèves d'apporter des revues à scandale (des 'peoples') ou des journaux d'actualité. Après on les demande de choisir un personnage (par exemple Britney Spears ou quelqu'un qui appartient au monde de la politique : Ségolène Royal) et de découper les nouvelles publiés sur eux. Ensuite, il s'agit d'analyser ce qui leur arrive et réfléchir sur si le pouvoir ou l'argent peuvent aider à vivre d'une meilleure manière.

8) *L'éducation et la résurrection.-*

Mais le mépris, la douleur, l'injustice, l'abandon...ne sont pas le dernier mot que Dieu prononce sur Jésus, son Fils. Les meurtriers, les violents, les intolérants, les ennemis de la justice et la liberté qui l'ont assassiné, ne vont pas obtenir la victoire. Jésus subit notre impuissance, notre malheur, notre incommunication, notre malaise, pour démontrer que ça ne va pas être définitif, qu'on a la possibilité de les surmonter. En ressuscitant, il introduit l'espérance et prouve que tout peut devenir nouveau [Apocalypse 21 :5]. Il anticipe ainsi la promesse de ce qui vient, comme un commencement neuf qui transforme, dès maintenant, ce qui existe. C'est à partir de ce moment qu'on comprend comment les limites peuvent être surmontées, les possibilités développées, les négativités éliminées. Ellen White l'affirme à de nombreuses occasions : « *Quels que soient la misère moral d'un homme et le mépris dont il est l'objet de la part de ses semblables, il ne peut être tombé trop bas pour que l'amour*

⁹ Ellen G. White, *Les paraboles de Jésus*, p. 317.

et la sollicitude de Dieu s'exercent en sa faveur. Jésus aime voir venir à lui ceux qui sont minés par les soucis et les préoccupations de l'existence, qui sont fatigués et opprimés. Il n'a qu'un désir : leur procurer la joie et la paix qui se trouvent en lui seul. »¹⁰

Le psychologue allemand, Viktor Frankl (1905-1997) a démontré que les prisonniers des camps de concentration qui maintenaient l'espérance, étaient beaucoup plus capables de résister l'horreur, que ceux qui la perdaient.¹¹

Dans le même sens, le psychologue danois Erik H. Erikson (1902-1989) a prouvé que les personnalités qui affrontent correctement les problèmes sont le résultat d'une confiance fondamentale, déposée initialement sur la mère (qui nourrit, protège, aime) et après (chez les croyants) sur Dieu, ce qui permet de faire face correctement aux déceptions et adversités que la vie comporte. Cette confiance est une concrétion de l'espérance, parce qu'elle accepte fermement que la négativité peut être surmontée.¹²

Alors, ce n'est pas une attitude qui évite les problèmes, mais plutôt, elle permet de les affronter avec la certitude de qu'on pourra s'en sortir. C'est l'expérience de Job qui arrive à dire : « *Dieu délivrera le malheureux par son malheur* » [Job 36 :15]. Ou de Paul : « *Voyez-le dans la prison de Philippiès où, malgré les coups qu'il a reçus, son chant de louange rompt le silence de minuit. Après le tremblement de terre qui a ouvert les portes de la prison, on entend encore sa voix qui encourage le geôlier.* »¹³

C'est la même idée qu'exprime sœur White en parlant de Jésus : « *Celui qui se tourmente est aveugle, incapable de voir l'avenir, tandis que Jésus voit la fin dès le commencement. Pour chaque difficulté il a un soulagement tout prêt. Notre Père céleste dispose de mille moyens de nous venir en aide, dont nous n'avons aucune idée. Ceux qui placent Dieu au-dessus de tout, verront s'évanouir leur perplexités et s'ouvrir devant eux un sentier nouveaux.* »¹⁴

Chaque fois que nous pardonnons quelqu'un qui nous a blessé ou exclus [Matthieu 5 :38-48] ; chaque fois que nous affrontons les problèmes avec une confiance inconditionnelle [Romains 15 :13] ; chaque fois que nous permettons Dieu d'installer en nous sa joie parfaite [Jean 15 :11] ; chaque fois que nous espérons quand il n'y a rien à espérer [Romains 8 :24]...la nouveauté trouve des opportunités révolutionnaires...

Il n'y a pas une meilleure façon de transmettre la foi que celle d'accueillir jour après jour le Dieu qui (grâce à la croix) détruit nos fausses sécurités, nos obsessions d'obtenir des réussites ou du pouvoir, et qui (grâce à la résurrection) nous invite à éviter tant le désespoir (ce qu'on attend ne va plus s'accomplir), comme l'illusion (attendre quelque chose d'irréalisable). Parce qu'il a promis que « *la mort ne sera plus, et il n'y*

¹⁰ *Id.*, p. 190.

¹¹ Viktor Frankl, *Découvrir un sens à sa vie: Avec la logothérapie*, Les éditions de l'homme, 2005.

¹² Erik H. Ericsson, *Enfance et société*, Delachaux et Niestlé, 1982 ; *Id.*, *Adolescence et crise : la quête de l'identité*, Flammarion, 1993.

¹³ E. White, *L'Education*, p. 64.

¹⁴ *Id.*, *Jésus-Christ*, p. 321.

aura plus ni deuil, ni cri, ni douleur, car les premières choses auront disparu.»¹⁵, dès maintenant, rien n'est définitif, ni inexorable.

Bibliographie

Sur l'espérance

Jürgen Moltmann, *Théologie de l'espérance. Etudes sur le fondements et conséquences d'une eschatologie chrétienne*, Cerf, Paris, 1970.

Jürgen Moltmann, *Le dieu crucifié. La croix du Christ, fondement et critique de la théologie chrétienne*, Cerf, Paris, 1974.

Jürgen Moltmann, *L'homme, Essai d'anthropologie chrétienne*, Cerf-Mame, Paris, 1979.

Hubert Goudineau et Jean-Louis Souletie, *Jürgen Moltmann*, Cerf, Paris, 2002.

Wolfgang Pannenberg, *Anthropology in Theological Perspective*, Continuum International Publishing Group-T&T Clarke, Edinburgh, 1999.

Josef Pieper, *De l'espérance*, Raphaël, Le Mont-Pélerin, 2001.

Bernard N. Schumacher, *Une philosophie de l'espérance: la pensée de Josef Pieper dans le contexte du débat contemporain sur l'espérance*, Cerf-Éditions Universitaires de Fribourg, Paris-Fribourg, 2000.

¹⁵ Apocalypse 21:4.

Bernard Perret, *La logique de l'espérance: une approche anthropologique de la foi chrétienne*, Presses de la Renaissance, Paris, 2006.

Miroslav Volf- William H. Katerberg, *The Future of Hope: Christian Tradition Amid Modernity and Post-modernity*, Eerdmans, Cambridge, 2004.

Sur la théologie protestante et la pensée juive

Zahrnt, Heinz, *Aux prises avec Dieu. La théologie protestante au XXe siècle*, Cerf, Paris, 1969.

Pierre Bouretz, *Témoins du futur. Philosophie et messianisme*, Gallimard, Paris, 2003.

Sur l'histoire de la philosophie

Luc Ferry, *Apprendre à vivre. Traité de philosophie à l'usage des jeunes générations*, Plon, Paris, 2006.

Russ, Jacqueline, *L'aventure de la pensée européenne. Une histoire des idées occidentales*, Armand Colin, Paris, 2003.